

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 45

Artikel: L'incourâ et lo sacristain
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Dis donc, François, lis voir ça!... y ai-je été, oui ou non?...

A partir de la seconde plateforme, il n'y a plus, pour le public, qu'un seul moyen de transport pour atteindre la troisième, située à 160 mètres plus haut. C'est l'ascenseur Edoux, qui franchit cette distance en deux relais, avec une vitesse de 1 mètre par seconde. Ici, cet ascenseur ne marche plus, comme aux étages inférieurs, sur un plan incliné; il chemine verticalement. Aussi quand on le suit des yeux à une telle hauteur, ou qu'on l'en voit descendre, on ressent, quoi qu'on en dise, un petit froid dans le dos, et l'on ne peut s'empêcher de se représenter l'affreuse omelette... Ouf! n'en parlons pas!...

Comme pour se rassurer et savoir un peu l'opinion du voisin, on amène, — sans en avoir l'air, — la conversation sur ce sujet en disant :

— Ça me paraît admirablement agencé... Je crois qu'il n'y a rien à craindre.

Et le voisin, qui ne demande pas mieux que de se remettre un peu de cœur au ventre, s'empresse de répondre :

— Absolument pas!... vous comprenez qu'avec un homme comme M. Eiffel!...

Et de répéter ce que dit la brochure descriptive qui se trouve dans les mains de tous les visiteurs de la Tour : « L'ascenseur est muni de freins qui peuvent l'arrêter instantanément; il est soutenu par six cables en fil d'acier, dont un seul pourrait supporter la charge de la cabine remplie de voyageurs. »

• • • • • *Allons, messieurs, mesdames, avancez, un peu vite, s'il vous plaît!*

• • • • • Eh bien, nous y voilà dans la cabine; pas moyen de revenir en arrière.

— *Quand vous voudrez!*

C'est le cri du départ, à la Tour Eiffel et en général dans les chemins de fer français. Il remplace le: *prêt!!* de chez nous.

Ça glisse, ça monte sans secousse, comme dans l'huile... On cause peu, on pense beaucoup. Ceux qui semblaient les plus résolus, là-bas, en faisant queue, sont les plus calmes.

Quelques joyeux Parisiens prennent la chose par le côté plaisant :

— Ce serait cependant un peu fort, s'il fallait payer cent sous pour se faire tuer à moitié par là.

— A moitié!... dis donc, Oscar, t'es ben modeste. Y aurait pas de fractions.

Puis, un brave homme, blotti dans le coin de la cabine, a l'air de se dire :

« Tu n'étais pourtant pas obligé de venir ici!... »

— *Changement de cabine! Avancez, avancez! messieurs!*

Et nous voilà franchissant encore 80 mètres vers le ciel. Quand cesserons-nous de monter?.... Ce n'est vraiment pas gai, tout cela...

Ça glisse, glisse.... ça monte.... brououu!...

Une dame, vraiment émue et pâle, fait des reproches à son mari :

— Tu n'aurais jamais dû m'engager à monter, Marcelin; tu aurais dû me laisser en bas... S'il y a du danger, au moins... tu serais venu seul...

— As pas peur, ma poulotte, nous arrivons...

— *Troisième plateforme! par ici, messieurs... Ne poussez donc pas!*

Tous ont hâte de mettre le pied sur ce plancher, à 273 mètres du sol; tous se précipitent vers le balcon vitré qui entoure la plateforme, pour vite jeter un coup d'œil dans l'espace et sur l'immense scène qui se déroule à plusieurs lieues à la ronde. Ce ne sont partout que des exclamations :

— Ah ben, merci! Regardez-moi un peu ça! — Pristi! — Ah, mon bon ami, quel saut! — Tais-toi, on y songe! Oh! la la! ma sœur, avance-toi et tâte du coup d'œil!... — Ah! quelle horreur!... — C'est vraiment splendide! — C'est merveilleusement beau!...

Un Vaudois, après avoir plongé perpendiculairement un regard sur la foule qui grouille au pied de la Tour:

— Charrette!!

(A suivre.)

L. M.

La jarretière.

Le monde féminin, dit le *Voltaire*, s'occupe beaucoup en ce moment de la décision prise par un congrès de médecins anglais.

Ces messieurs, après de longs débats, auraient décidé d'interdire l'emploi de la jarretière, attendu qu'elle est nuisible à la circulation du sang.

Cette décision m'inquiète. Si les dames se rangent à cet avis, comment désormais s'accommoderont-elles?

Porteront-elles des maillots comme les danseuses, des bretelles comme les hommes ou bien, en usant comme pour les babys, rattacheront-elles tout simplement par des cordons leurs bas à leur ceinture?

Peut-être, à l'exemple de quelques-unes, préféreront-elles tout bonnement les laisser tomber sur leurs talons. Mais alors quelle déception pour ceux qui pensent avec certain chroniqueur, que, « pour un œil bien exercé (et il faut qu'il le soit bien en

effet), l'âge, les occupations, le tempérament, l'état de cœur et d'esprit d'une femme, tout cela se devine dans un bas bien tiré. »

Pour moi, je ne puis, à ce sujet, me défendre de tristes réflexions sur l'instabilité des choses humaines. Pauvre jarretière déjà si déchue de son ancienne splendeur, la voilà sur le point d'être proscrite!

Le temps est bien loin où cet objet au lieu d'être un détail secret et très modeste du vêtement, en était un des ornements les plus coquets. Faite de galon d'or, ornée de boucles de diamant, reproduisant les armoiries et la devise des dames qui s'en servaient pour joindre leur caleçon à leur bas-de-chausse, l'usage alors ne défendait point de la laisser voir. Cela explique, sans doute, cette fantaisie d'une duchesse d'Orléans qui, devenue veuve, ne trouva rien de mieux pour affirmer sa grande douleur, que de faire émailler ses jarretières de larmes et de pensées.

Divers historiens racontent qu'à la bataille de Crécy, le roi d'Angleterre, Édouard III, donna le signal du combat en faisant élever sa jarretière au bout d'une lance. Suivant une autre tradition plus répandue, la comtesse de Salisbury, qu'Édouard aimait passionnément, ayant perdu sa jarretière dans un bal, ce prince s'empessa de la ramasser. Son empressement provoqua l'hilarité des courtisans : « *Honni soit qui mal y pense!* » dit-il; ceux qui rient seront peut-être un jour très honorés d'en porter une semblable. »

Peu de temps après, le 19 janvier 1348, Édouard III fonda l'*Ordre de la Jarretière*, qui a pour chef le souverain de l'Angleterre. Il ne devait compter que 26 membres y compris le roi ou la reine. Le nombre des chevaliers était cependant de 49 en 1881.

Les chevaliers portent une jarretière bleue à la jambe gauche, et la reine au bras. Le costume et les insignes sont *jarretière* de velours bleu foncé, sur laquelle est inscrite la devise : « *Honni soit qui mal y pense!* » *manteau* de velours bleu, *chaperon* et *justaucorps* de velours cramoisi; *chapeau* de velours noir; *collier* d'or; *George* ou figure de saint George, attaché à un large ruban bleu foncé; étoile d'argent.

L'incurâ et le sacristain.

Ne sé pas coumeint cein va ora; mā lè z'autro iadzo, l'étai prâo la moûda, quand y'avâi onna noce, que lo menistre ào bin l'incurâ séyont invitâ po dinâ, suivant que lè z'épâo

étioint dâi z'inguenôts âo bin dâi catholiquo.

On valet que s'étai mariâ, avâi don invitâ l'incourâ âo repé dè noce, et lo sacristain, qu'étai on vesin, avâi étâ invitâ assebin. Lo bon san que n'ont pas refusâ, kâ on va avoué mé dè pliési bafrâ à n'on tire-bas què dè bailli on coup dè man po écaorâ âo mécanique. L'incourâ et lo sacristain arrevont don âo momeint iò la noce allâvè sè mettrâ à trablia. La soupa âi pâi founâvè dza dein la grossa terrine, et la frecachâ que mitenâvè dein la mermita cheintâi tant bon que cein arâi fê reveni on moo ; vo peinsâ don se noutrâ z'invitâ se reletsivont lè pottès per avanco !

On sè chitè déveron la trablia ; mâ âo momeint iò on coumeincivè à dressi la soupa, vouaïquie onna fenna qu'eintrè tot drâi, ein dzemotteint, po veni queri l'incourâ, kâ la mère dè clia pernetta, que démâorâvè dein on autre veladzo dè la perrotse, étai âo pe bas, et faillâi monsu l'incourâ po l'espédiyi dein l'autro mondo.

L'incourâ, qu'étai on brâvo et digno hommo, ne fâ ni ion, ni dou et devant d'avâi pi agottâ onna couliérâi dè soupa, sè laïvè, remet son tsapé et tracè frou ein faseint signo âo sacristain d'allâ assebin. Ma fai, lo pourro sacristain, qu'on lâi desâi Batiste, qu'étai morfreit qu'on dianstro et que s'eimpacheintâvè dè rupâ cauquîs fins bocons, arâi prâo einvoysi à ti lè diablio la fenna que lè vagnâi criâ, et la vilhie qu'allâvè reindrè l'âme ; mâ n'ivâi pas à renasquâ et dnt traci assebin, mâ bin maugrâ li, vo pâodê comptâ !

Y'avâi passâ on hâora po allâ trovâ la malâda, et vo peinsâ bin que on nâora po allâ, on hâora po restâ lé, et on hâora po reveni, adieu lo dinâ dè noce ; assebin ein revègneint, que l'étai dza né, s'ein vont tot drâi à la cura, iò medziront on bocon.

Tandis que l'étioint ein route, l'épâosa, po consolâ l'incourâ dè cein que n'avâi pas pu dinâ, lâi fe portâ à la cura cein qu'on lâi dit onna *tourte*, que c'est on espéce dè couquon que n'a min dè perte âo mâttein et qu'a la forma dè na petito toma âo de na pliaqua dè nillon, dâi riondès ; mâ cein est bin dè plie bon.

— Eh hé ! Batiste ! se fâ l'incourâ, te pâo tè veintâ que vouaïquie on fin bocon que la brâva épâosa m'einvouyè ; mâ s'on vâo bin s'ein regalâ, n'ia pas prâo po dou, et coumeint te n'as pas pu dinâ non plie, t'as atant dè drâi què mè. Faut mî que ion sè regalâi bin adrâi què dè sein bailli à ti dou l'einvia ein n'ein medzeint que na nocetta. Ora, coumeint vollein-no férè ?

— No faut teri âi boutsès, repond lo sacristain.

— Eh bin, que na, fâ l'incourâ ; faut atteindrè à déman, et cé qu'arâ fê lo pe bio révo, arâ lo coucon. Mè vé t'arreindzi on lhi su lo canapé et te cutséri ice sta né.

Dinsè de, dinsè fê. Mâ tandi la né, Batiste que savâi lo coucon dein lo boufet à coté dè li ne put pas sè rateni d'allâ à pi dè tsau po l'agottâ. Ma fai l'agottâ tant que n'ein restâ pas dè quiet repétrè on ciron, et lo leindéman matin, quand furont lévâ, l'incourâ lâi fâ :

— Eh bin ! qu'as-tou révâ, Batiste ?

— Oh ! monsu l'incourâ, y'é fê on bio révo, mâ dites d'aboo lo voûtrô ?

— Eh bin, fâ l'incourâ, y'é révâ que dâi z'andzo sont vagnâi vers mè ; ye m'ont einvortolhi dein on lévet et m'on portâ âo paradis, iò fasâi tant bio et iò y'é étâ tant bin reçu que y'aré bin volliu ne pas mè reveilli.

L'incourâ sè peinsâvè que n'étai pas possiblio qu'on poussè férè on pe bio révo, es sè créyâi po su d'avâi la regalâie.

— Ora, à tè, se fe à Batiste ?

— Eh bin, monsu l'incourâ, y'é révâ que lè z'andzo étiont venus vo queri po vo portâ âo paradis. Vo z'é sédiu, coumeint dè justo ; mâ on n'a pas volliu mè laissi eintrâ ; on m'a cliou la porta âo naz. Adon y'é guegni pè lo perte dè la saraille et y'é bin oïu tot cein qu'on vo z'a de ; et quand y'é vu coumeint on vo tsouyivè perquie et diéro vo lâi étai behirâo, mè su peinsâ : jamé dè la viâ monsu l'incourâ ne reveint à la cura ; sarâi on rudo fou, kâ l'est trâo bin perquie. Et su redécheindu tot solet ein plio-reint, et mè su de : pisque cein va dinsè, ne faut pas laissi paindrè lo coucon, l'é medzi...

Et l'est dinsè que cé farceu dè Batiste s'est estiusâ d'avâi agaffâ la coucon que l'incourâ reluquâvè tant.

L'AME DU VIOOLON

PAR ALFRED DES ESSARTS.

LA SYMPHONIE PASTORALE.

IV

Un long intervalle de quinze ans s'était écoulé.

La nuit enveloppait de ses ombres la paisible ville de Zell cachant au loin l'abrupte paroi de Gerlos.

Les routes étaient désertes ; les troupeaux avaient regagné l'étable en faisant résonner leurs clochettes ; toute une population laborieuse se livrait au sommeil et goûtais ce repos qui vient délasser les membres et rafraîchir l'esprit. Une brise légère courait de chalet en chalet et agitait doucement le feuillage des châtaigniers touffus.

La lune, en se levanç radieuse, découpa

vivement les angles des maisons rustiques, et les étoiles scintillantes percèrent la profondeur de l'infini.

Une voiture fit retentir la rue principale pavée de cailloux tranchants et de petits fragments de roche. Elle s'arrêta devant l'auberge tenue par maître Frickman, que le postillon n'eut pas de peine à éveiller. L'hôte apparut sur le seuil de sa porte, tenant un flambeau et de l'autre se frottant les yeux, mais alléché par l'importance présumée du voyageur qui venait lui demander l'hospitalité.

— Il est bien tard, monsieur, dit-il, c'est tout une affaire de préparer un appartement et un souper à cette heure indue.

Le voyageur, homme à la taille mince et élancée, sauta hors de la voiture en répondant d'un air préoccupé :

— Je n'ai besoin que d'une chambre donnant sur la rue. Quant au souper, ne vous en inquiétez point. Je n'ai pas faim. Faites-moi seulement chauffer du café.

Frickman tourna les talons, après avoir établi le voyageur dans sa plus belle chambre, et il maugréait entre ses dents :

— C'est bien la peine de se déranger pour une si chétive pratique !

Au bout de quelques minutes, il revint avec le café. L'étranger avait ouvert la fenêtre et, appuyé sur le balcon de bois, il contemplait fixement une chaumière située en face et dont la croisée unique, à étroits losanges, était en grande partie masquée par un rideau de lierre. Il était là, grave, méditatif, et il tressaillit lorsque maître Frickman, qui l'avait appelé vainement : Monsieur ! monsieur ! fut obligé de lui toucher légèrement le bras.

— C'est bien, dit-il, je vous remercie de votre diligence. Je reconnaîtrai vos soins.

— Il est tout chaud, monsieur... première qualité.

— Dites-moi ? voici en face un assez joli chalet...

— Ça ? ... une bicoque, s'il vous plaît.

— Pardon ; cela dépend de la manière dont on voit les choses. A qui appartient cette maison ?

— Ah ! par exemple, monsieur ! sauf votre respect, voilà une drôle de question. Qu'est-ce que ça peut vous faire d'apprendre que la bicoque — ou le chalet — appartient à une bonne vieille qui s'appelle la veuve Schwartz ?

Le voyageur ne put réprimer un mouvement brusque. Il joignit les mains et contempla le ciel.

Frickman commençait à craindre d'abriter chez lui un fou. En conséquence, sans plus de retard, il alla réveiller ses garçons pour avoir en eux aide et assistance contre de nouvelles excentricités.

S'étant fortifié en buvant quelques cuillerées de café, l'étranger ouvrit sa malle et en tira un violon.

— C'est toi, dit-il, noble instrument, c'est toi qui as été le bonheur, le soutien, la gloire de ma vie ; c'est avec toi que j'ai conversé, avec toi que j'ai supporté les luttes du monde, c'est sur ton bois noirci par la vétusté que sont tombées parfois mes larmes de découragement, comme aussi mes larmes de triomphe. Ami précieux, compagnon inséparable,